

Besoin d'évasion



Premières et dernières pages
signées
Clémence Decroix

Avec la collaboration et la complicité de :

Mario Séguin

Mélanie Boyer

Sophie Martin

du collectif *Les JACASSERIES de BOULEVARD*

XIVe course à relais – Printemps 2021
Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)

Nous sommes à quelques clics du rêve. Depuis une heure, Étienne et moi sommes scotchés devant l'écran. Bagages, non pas de bagages, on se débrouillera avec ce qu'on porte comme vêtements, on les lavera à la main à l'hôtel. Les prix sont si bas sans bagages, ça serait dommage de payer le double pour quelques tenues. En été, on ne porte pas grand-chose de toute façon et le linge sèchera vite. On peut aussi mettre plusieurs épaisseurs à l'aller, dans l'avion paraît-il qu'il fait toujours froid ! Arrivés en Sardaigne, on se déshabillera dans les toilettes de l'aéroport et on mettra nos vêtements dans des sacs plastiques pliés en boule dans le fond de mon sac à main. Étienne fait signe qu'il est d'accord, de toute façon il est toujours d'accord pour tout. Donc pas de bagages.

« Est-ce qu'on loue une voiture ? » me demande Étienne. Je réfléchis une minute puis je m'imagine obligée de porter un masque dans le taxi, puis dans tous les bus et les trains qu'on prendra le temps qu'on sera sur l'île. « Oui pour la voiture ! ». On prend deux sièges côte à côte dans le fond de l'avion, on se mettra volontairement en isolement, car l'avion n'est qu'à moitié rempli. Mon Dieu que c'est excitant ! Dix merveilleux jours en Italie, en plein mois de juillet ! Nous n'avons jamais quitté la France auparavant. Enfin, si, nous sommes allés en Belgique, comme la plupart des gens du Nord, car on habite à la frontière. J'aime beaucoup la Belgique, mais cette année on ira au soleil.

Nous avons une belle maison en campagne, avec un chouette jardin, un coin pour le potager, et une balancelle où j'adore lire un bon livre. Étienne nous fait des cocktails, et des grillades, et moi je m'occupe des fleurs. On s'allonge au soleil dans nos chaises longues, juste ombragées légèrement par le linge propre qui voltige sur la corde, effleurées par le vent qui transporte le frais parfum de la lessive. Voici nos magnifiques étés depuis 42 ans. Nous avons la belle vie ensemble ; la *dolce vita*. Bien sûr nous avons des amis qu'on visite ou qui nous visitent, de temps en temps, beaucoup moins depuis le début de cette pandémie, et quand j'y pense je me dis que nous étions déjà confinés depuis 42 ans. Un vrai couple fusionnel, où nous avons réussi à nous épanouir. Un vrai numéro d'équilibriste.

Nous avons déjà voyagé en France, surtout dans le sud quelques fois, mais mon rêve était d'aller en Sardaigne. « C'est une île magnifique et moins touristique que la

Sicile » c'est ce qu'une amie m'avait dit il y a plusieurs années en revenant de son voyage. En nous montrant les photos de son séjour, je suis tombée amoureuse, et nous nous étions promis avec Étienne d'y aller à notre retraite.

Nous avons pris notre retraite l'année dernière, autant dire que nous n'avons pas vraiment pu voyager. Avec l'arrivée des vaccins, nous rêvons de nouveau à notre île, et de toute façon les autorités italiennes ne demandent qu'un test PCR négatif à l'aéroport. Peut-être un isolement de quelques jours, en tout cas ça ne nous fait pas peur !

Enfin notre rêve va se réaliser ! Tellement hâte de voir ces rues ensoleillées, le linge qui pend aux fenêtres et les bougainvilliers qui recouvrent les murs ! Je suis impatiente de manger un gelato en me promenant au bord de l'eau, et d'entendre parler italien autour de nous. Quel dépaysement ça doit être !

Nous rentrons le numéro de la carte de crédit sur le site. « Tu es sûre ? » me dit Étienne. « Oui, sûre » Je prends la souris et je clique moi-même sur « réserver » ! *Alea jacta es* ! Nous allons partir en Sardaigne pour les vacances d'été ! Maintenant, il ne reste que l'hôtel à réserver, cette fois-ci nous allons réserver avec ma carte de crédit, car cela a toujours été important entre nous de toujours être égalitaire dans les dépenses. Je clique sur la page de l'hôtel, il est vraiment superbe, bien situé avec vue sur mer, et un accès privé à l'eau, un paradis !

Je rentre mes coordonnées et je me dis que peut-être arrivée là-bas quelqu'un va me parler italien à cause de mon nom sur la réservation, Brigitte Giordano. Malheureusement, à part savoir dire Bonjour et Merci il ne me reste pas grand-chose du bagage culturel de mon grand-père Marcel. Enfin, je crois. C'est bizarre, je n'avais jamais pensé qu'un jour ou à un moment donné, j'allais visiter le pays de mon ancêtre, ce n'est peut-être pas un hasard si cet endroit m'appelle. Ma mère est née en France, de ma grand-mère française et de mon grand-père italien, Marcello Giordano, qui se faisait appeler Marcel. Il n'a jamais voulu retourner en Italie, et ma mère n'a jamais entendu parler une autre langue que le français à la maison. Comme si Marcello voulait tellement devenir Marcel, qu'il avait effacé toute une partie de son histoire pour mieux se fondre dans le décor.

Je ne suis jamais partie très loin de chez moi, heureuse à la maison ; satisfaite. Comme mes parents, ma mère ne voulait pas quitter la maison, et mon père s'en

accommodait très bien. Je n'ai jamais voulu aller ailleurs qu'en France, et comme mon père, ça ne dérangeait pas non plus Étienne, au contraire.

Il me semblait bien que les gens qui voyagent s'ouvrent au monde mais aussi à leurs propres pensées et émotions, je l'avais déjà remarqué. Seulement, je n'aurais jamais pensé que mon voyage commencerait ici, dans mon salon, dans ma maison, en cliquant sur mon ordinateur.

Tout est réservé, l'avion et l'hôtel. Pour les détails nous avons encore le temps. « Ouf, enfin, nous allons faire notre petit voyage tant attendu » me dit Étienne, souriant, tout en me passant la main dans les cheveux. Nous nous prenons dans les bras. Pour d'autres ça serait anodin, mais pour nous c'est extraordinaire ! Je ferme l'ordinateur, à ce moment le téléphone sonne. Étienne est déjà rendu au combiné, j'entends une conversation banale, puis il dit :

— Eh bien, ça va très bien, nous allons partir en vacances ! (...) En Sardaigne ! (...) Oui en Italie ... (...) Si, c'est vrai, ça fait plusieurs années que nous voulions y aller et... (...) ça n'a rien à voir maman, il n'y a pas de comparaison à avoir (...) mais si ! on veut te voir, mais on ne peut pas pour l'instant (...).

Ma belle-mère de 84 ans ne comprend pas l'isolement qu'elle subit, et j'avoue que cela doit être difficile, car depuis la mort de son mari elle s'ennuie profondément. Étienne a juste un frère qui habite en Suisse, et aucun des deux frères n'a eu d'enfants. Elle vit très difficilement la situation, et elle doit lui faire le reproche de partir en vacances en ce moment. Elle doit penser que si on ne peut-pas aller la voir chez elle à deux rues de chez nous, pourquoi est-ce qu'on prendrait l'avion ? Je la comprends, ma belle-mère, j'aimerais juste qu'elle ne nous culpabilise pas trop.

Nous ne faisons quand même rien de mal, si ?!

— Maman, je t'ai entendu, mais tu es en colère maintenant, donc je te rappelle un peu plus tard, ou je passerai te voir sur le perron de chez toi si tu veux, mais pour le moment nous avons envie de profiter de cette bonne nouvelle entre nous.

Étienne raccroche, il voit mon regard inquiet, me prend dans ses bras et me glisse à l'oreille : « Ne t'inquiète pas Brigitte, nous ne faisons rien de mal. Nous avons bien mérité ce voyage. Servons-nous un verre de vin pétillant et écoutons un vieux vinyle de Francesco de Gregori, ça nous mettra dans l'ambiance. »

La vie est belle, ici ou ailleurs. En ce moment nous rêvons d'ailleurs.

Deuxième partie – *Mario Séguin*

Étienne me fait danser dans le salon. Il ne veut que mon bonheur. Enfin, la Sardaigne n'est qu'à quelques mois de la réalité. Alors que je prépare le vin, Étienne choisit parmi les vinyles de Francesco de Gregori, ma balade préférée : *La donna cannone*.

Le son des cordes de la guitare de l'auteur-compositeur-interprète envahit bientôt la pièce d'une douce mélodie qui me transporte en Italie. Les verres déposés sur la table, mon grand charmeur me prend les mains, les accroche à son cou et me chuchote :

— Ne sens-tu pas la chaleur de la Sardaigne ? L'odeur de la mer ?

Et lentement, nous valsons dans l'espace restreint de notre petite maison de campagne nous laissant bercer par la belle voix italienne de Francesco.

Je me vois déjà en Italie, déambulant dans les rues, humant les effluves s'échappant des restaurants et des terrasses. Je repense à toutes ces soirées consacrées à surfer sur les sites de voyage. Il y a tant à faire, à voir. Dix jours de pur bonheur. Il faudra faire des choix.

— Étienne, il faudra passer au moins trois jours à Cagliari. Tu te rappelles toutes ces belles photos et ces vidéos que nous avons regardées sur Internet ? J'ai tellement hâte d'admirer les maisons colorées de la ville au coucher du soleil. Je nous vois, attablés à une terrasse, sirotant un vin du pays et, remplis de gratitude, nous emplir les mirettes de précieux souvenirs ! Te rends-tu compte : dans trois mois, notre rêve de retraités se réalisera.

Mon bel Étienne sourit à l'évocation des images que provoque ce discours. Lui aussi tient à visiter un coin particulier de l'île.

— J'ajouterais à notre itinéraire, Oristano. Tu sais combien j'aime l'histoire et cette cité médiévale me semble fascinante. Et au nord, le Cap Falcone et ses eaux cristallines. Heureusement que nous avons loué une voiture. Nos déplacements n'en seront que plus faciles. Puis, on s'ajustera selon nos goûts, ma chérie.

La soirée se déroule ainsi à rêver, à planifier, à danser au rythme des chansons de Francesco de Gregori. Les notes de piano de son succès *Rimmel* réveillent en nous nos premières années de vie commune.

À l'approche de la fête des Mères, Étienne avait organisé un souper à l'extérieur, dans le parc en face de l'immeuble de sa maman. Son frère Charles était venu de Suisse pour l'occasion, accompagné de sa dernière petite amie, Jacqueline. Charles, l'éternel adolescent, n'avait jamais eu de relations à long terme. Il se croyait toujours à seize ans, papillonnant d'une conquête à l'autre.

La mère des garçons se réjouissait de voir ses fils, bien qu'elle n'eût pas compris pourquoi on ne pouvait pas avoir un « souper décent » au restaurant ou à la salle commune de la résidence. Étienne avait dû déployer beaucoup de patience pour lui expliquer les raisons et lui rappeler que, même si elle était vaccinée depuis trois semaines, la pandémie sévissait toujours.

Ce repas à la bonne franquette s'était quand même bien déroulé, à mon grand soulagement, car je craignais que ma belle-mère nous reproche une autre fois le voyage en Sardaigne.

Charles, plus jeune que son frère, lui demanda s'il était vacciné.

— Pas encore. Notre tour viendra le mois prochain. L'inoculation semble plus compliquée en région. Tu aurais dû voir la confusion à la salle communautaire lorsque j'ai amené maman pour son injection, le mois dernier. On aurait dit qu'ils éprouvaient des problèmes de logistique sans compter, qu'à mon avis, ils gagneraient à changer de gestionnaire. Mais bon, nous suivons les consignes !

Le 26 mai marquait mon 63^e anniversaire de naissance. Étienne s'était surpassé pour l'occasion. Vous l'aurez deviné, le thème tournait autour de la Sardaigne et l'Italie. À l'aide de son complice, Marco, propriétaire d'un restaurant italien bien connu des environs, il avait commandé tout un festin. Rien ne manquait : le pain italien, des bruschettas à faire damner le meilleur des chefs, des canapés au *prosciutto* et au fromage, des *gnocchis*, et pour se sucrer le bec, pas un, mais deux desserts. L'incontournable *tiramisu* et mes

pâtisseries préférées, les *cannoli* les plus décadents que j'ai dégustés jusqu'à maintenant.

Étienne avait insisté : il n'était pas question que je l'aide avec quoi que ce soit. La livraison était prévue pour 19 heures. Sur le tourne-disque, mon vinyle favori de Francesco de Gregori jouait. Mon homme n'avait pas non plus lésiné sur le vin : un barolo !

Une fois le repas arrivé, Étienne organisa les services comme un grand maître d'hôtel. Il m'a fait rire avec sa serviette de table enroulée sur son bras lorsqu'il s'approcha de moi :

— *La signora è servita !*

À ma première croquée dans les bruschettas, je sentis toute l'Italie m'envahir.

— Elles sont sublimes. Ne trouves-tu pas ?

Étienne me regardait avec étonnement m'exclamer sur la qualité de la nourriture. Il se contenta d'acquiescer du chef. Nous dégustâmes les antipastos presque en silence, sirotant la liqueur des dieux. Les *gnocchis* au pesto et le fameux pain italien : une orgie buccale, je vous assure.

— Vraiment, je te dis un grand merci, Étienne. Ce repas est absolument magnifique. Ça fait rêver à notre voyage en Sardaigne !

C'est à ce moment précis que je remarquai son regard interrogateur, voire inquiet.

— Tu ne vas pas, Étienne ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je crois avoir perdu le goût et l'odorat, Brigitte !

Troisième partie – *Mélanie Boyer*

J'avais peine à trouver le sommeil, repensant à cette soirée tout simplement exquise que nous avons terminée avec une boule à l'estomac. Malgré les antipasti, le vin et les airs sublimes qui nous avaient entraînés, le temps d'un court instant, sur la terrasse d'un café de Sardaigne, tout s'effondra dès la première bouchée...

C'était le rêve de toute ma vie, le projet qui nous a rapprochés, me disais-je. Le monde, tout à coup, s'était complètement refermé sur moi, sur nous. Dès lors, je me sentis prisonnière. De quoi ? Je n'en savais rien encore, mais le sentiment de liberté et

d'accomplissement qui me caressait six heures plus tôt se muta en incrédulité et en amertume en un claquement de doigts.

« Réfléchis, Brigitte ! » me disais-je tout bas. Quelques mois devant nous, Étienne avait le temps de se faire tester, voire d'en guérir, pourquoi ressentais-je cette panique ? Nous avons tellement besoin de ce moment d'évasion... Une larme coula sur ma joue. Puis deux. Puis, vint le torrent. Je me levai et marchai discrètement pour me réfugier dans la véranda.

J'ouvrai la fenêtre pour prendre une bouffée d'air frais et soudain, j'entendis la douce musique de la pluie qui tombait. Une idyllique mélodie qui me calma sur-le-champ. Je m'assieds dans la bonne vieille chaise berçante de ma grand-mère – me disant comme à chaque fois, que je ne devrais pas la laisser à l'humidité – puis, ma tête et mes larmes se sont tus et je me berçai.

Je me réveillai avec l'odeur rassurante du café. Étienne me tendit une tasse : ma belle grosse tasse blanche préférée pleine de réconfort avec un nuage de crème. Ce sont ces petites attentions qui me touchaient.

– Tu n'as pas dormi ? me demanda-t-il.

– Non, je ne peux pas m'empêcher de penser à notre voyage. Qu'est-ce qu'on va faire, Étienne ?

Nous avons décidé qu'il était de notre devoir de prendre rendez-vous à la clinique de dépistage. Le plus tôt était le mieux. C'était évidemment la chose à faire, mais je ne pouvais pas me résigner au soulagement. Quelque chose s'était brisé depuis la veille.

Étienne continuait de planifier notre expédition, notre aventure, notre seconde lune de miel... J'en étais incapable. J'étais dans l'expectative la plus complète ne pouvant faire autre chose que me ronger les sangs comme une femme assise par terre dans sa salle de bain, un test de grossesse séchant sur le comptoir. Un instant qui peut changer toute une vie.

Peut-être ai-je exagéré la gravité de la situation ? Dans ce contexte de paranoïa collective, certains voyaient en l'ennemi un gage d'immunité, alors que d'autres

considéraient cette victoire du virus comme une faille dans leur stratégie de stérilisation. Pour ma part, je voyais cela comme des mois de vains sacrifices. De voisins, de collègues, les gens ne sont devenus rien d'autre que des vecteurs de propagation. Mais maintenant, c'était nous... Assis tous les deux dans la véranda, nous avons finalement discuté de l'éléphant dans la pièce.

J'ai soudainement compris ceux et celles que j'avais tant jugés. C'eût été si simple de faire semblant et d'espérer pour le mieux : se cacher la tête bien confortablement dans le sable. Pas de test, pas de COVID. Mais quelle idiote ! Où est ton sens des responsabilités et tes beaux discours sur le bien commun ?

Puis, Étienne finit par me dire : « J'ai pris un rendez-vous, ma belle, je peux m'y rendre dès cet après-midi. Il y avait une plage à 13h45. » Et il se tut. Pourquoi n'étais-je pas capable de raisonner ? J'aurais dû me dire qu'au moins on en aurait le cœur net. Non ?

Non. J'en étais tout simplement incapable.

Deux jours plus tard.

— Ça n'a pas de bon sens, j'ai encore mal au sinus !

— J'espère ne jamais avoir à faire ça, ça semble terriblement désagréable.

— C'est bien peu dire. Le temps est relatif... c'était les 10 secondes les plus longues de toute ma vie !

Je lui souris. C'était la première fois en deux jours. Je me rapprochai de lui, le pris dans mes bras et je le serai aussi fort que mon sentiment d'élucubration...

[DING]

Je sursautai. Étienne mettait toujours le son de son téléphone trop fort, et je le lui reprochais chaque fois. Il regarda son écran et releva la tête.

— Mon résultat est négatif Brigitte.

Quatrième partie – Sophie Martin

Quelques petits mots bien simples, et le soleil se remet à briller dans mon esprit. C'est *négatif* ! Nous allons pouvoir partir. Cependant, mon époux chéri ne lâche pas le morceau.

— Brigitte, c'est impossible : j'ai des symptômes, je ne les invente pas. Comment puis-je avoir obtenu un résultat négatif ? Je n'y comprends *que dalle* ! Je vais devoir passer un second test pour en avoir le cœur net.

On recommence...

Le doute et la paranoïa me retombent sur les épaules telle une chape de plomb. Cette nuit-là, je dors tout aussi mal que la nuit de mes 63 ans. J'ai le ventre tout noué et une inconfortable boule dans la gorge. Je sens de petites décharges électriques dans chacune de mes extrémités. L'anxiété m'assaille de toutes parts. Je tourne et tourne dans mon lit – Morphée me refuse ses bras accueillants.

Je ne comprends pas ce qui m'arrive. J'essaie de rationaliser – ce n'est qu'un voyage, on peut le reporter si Étienne est réellement malade, non ? J'ai attendu à maintenant avant de réserver mon tout premier voyage : que changera une année de plus à attendre ? Je me dis plein de belles choses très sensées, mais ça ne marche pas. Je me retourne pour la énième fois en poussant un lourd soupir.

Je sais qu'à mes côtés, Étienne ne dort pas plus que moi. Je le sens tous contracté. Je me tourne vers lui.

— Tu dors, mon chéri ?

Silence.

— Non.

— Tu penses à quoi ?

— À mon second test, demain. À ma santé, à notre voyage, à ma mère, à mon frère. J'ai peur, ma biche.

Soudainement, il se met à sangloter comme un enfant. Et je ne peux pas, je ne peux pas... Mes soucis pèsent déjà trop lourd sur mes épaules. Je repousse brusquement les couvertures et pars vers la véranda. J'ai besoin de souffler, de réfléchir. Plus encore, j'ai besoin de fuir cette réalité merdique où tout le monde a peur de tout le monde. J'ai besoin de déployer mes ailes et de sortir d'entre mes quatre murs. Autant j'aime notre nid douillet, autant j'ai envie de voir autre chose !

Pour être franche, je ressens plus qu'une envie de changer d'air. Ce voyage porte mes plus grands espoirs : que la vie ne s'arrête pas aujourd'hui, maintenant; que l'humanité n'est pas encore condamnée à mort. Je veux *vivre*. Je ne veux pas devenir le

10

spectre de moi-même, étouffée par un confinement dans lequel je me languis et meurs à petit feu.

Je refuse. Je REFUSE !

Je refuse ce monde paralysé. Je refuse cette stagnation. J'ai le droit de partir en voyage, j'ai droit à ma liberté ! Qui nous a envoyé cette saloperie, hein ? Qui ? Pourquoi ? Est-ce qu'il y a un sens à tout cela ?

Pendant un long moment, je reste plantée sur place, les bras serrés autour de ma taille, l'esprit en feu. Tout mon être est en pleine ébullition : j'ai l'impression que tout ce qui me retient d'éclater, c'est ma peau. Chacune de mes molécules tourbillonne. Je ne me sens plus moi-même. Je pleure, je ris, je tremble, je chante et surtout, je me retiens de hurler.

Je prie, aussi. Pour qu'Étienne n'ait pas réellement contracté la COVID. Que nous puissions partir pour l'Italie. Que la vie puisse reprendre un jour. Que ce ne soit pas le début de l'Apocalypse.

Je finis par ne plus savoir à quel saint me vouer : le saint patron des voyageurs ou celui des causes perdues ? Les deux ? *Saint Christophe, Saint Jude, aidez-nous, je vous en implore ! M'entendez-vous ? Êtes-vous là ?* Rien d'autre qu'un silence retentissant. Ils savent trop bien qu'ils ne peuvent rien contre l'œuvre du chaos.

J'entends un léger bruissement derrière moi, puis je sens les bras d'Étienne m'enlacer. Il commence à me bercer lentement contre lui et je me laisse aller, complètement vidée. Je n'ai plus d'énergie pour résister à quoi que ce soit. Tout d'un coup, Étienne me fait tourner vers lui, me tenant à bout de bras.

— Brigitte, tu es absolument bouillante et tu grelottes. Tu fais de la fièvre, ma chérie !

— Mais non, mais non. C'est que de l'anxiété, que de l'anxiété, murmuré-je, à bout de forces. Oh, vite, je dois m'asseoir, Étienne. Je suis si fatiguée...

C'est ainsi que commence mon combat contre la fameuse COVID.

Conclusion — Clémence Decroix

Nous y sommes. La situation que nous redoutions tant est arrivée. Ces derniers jours, Étienne et moi avons appris l'un après l'autre, que nous avons la COVID.

On dirait que ce foutu virus aime s'attaquer aux rêveurs !

Notre voyage est déjà loin dans ma mémoire. Les symptômes affreux auxquels nous avons fait face, m'ont fait me recentrer sur l'essentiel : nos vies.

Nos vies ensemble, nos vies, séparés. Je ne veux pas mourir, et je veux encore moins survivre à Étienne. Je ne peux pas envisager qu'on soit un jour séparés et pourtant ce jour arrivera fatalement, même si nous n'avons que 63 ans...

Je me suis sentie assez proche de la mort à vrai dire. Quand le médecin vous dit : « Restez chez vous, et si vous n'arrivez plus à respirer, appelez le service d'aide médicale d'urgence ! », il y a vraiment un basculement. On espère de tout son cœur que ça n'arrivera pas.

Heureusement, aucun de nous n'a développé de sérieux symptômes.

Pour ma part, j'ai été fiévreuse, très fatiguée et clouée au lit pendant plusieurs jours. Un état grippal intense, comme si un camion m'avait roulé dessus. Étienne, lui, a eu différents symptômes : perte du goût et de l'odorat, qu'il récupère petit à petit, et une congestion nasale qui s'est installée dans la durée, et disparaît très lentement.

Nous avons dû nous isoler à la maison; une chance d'ailleurs, que notre maison soit si confortable et agréable à vivre !

La famille d'Étienne a été testée, et nous sommes chanceux aussi de ce côté: personne ne l'a eue ! Rien non plus du côté de notre ami Marco et son restaurant. Ce sont les seules personnes avec qui nous avons eu un contact, et les seules sorties que nous avons faites en une année.

Comment avons-nous attrapé ce virus ? Mystère et boule de gomme !

En tout cas, je vais bien maintenant que l'état grippal est passé. Nous avons eu peur, mais cela nous a ressoudé une fois de plus. Je m'en suis voulu d'avoir réagi si fort quand Étienne a commencé à avoir des symptômes.

Parfois, il arrive que l'on perde de vue l'essentiel... et souvent, la vie nous le rappelle !

Nous pourrions toujours voyager cet été, nous n'avons pas encore annulé les billets, mais honnêtement, je ne suis plus sûre de vouloir partir.

Je me suis mise à écrire ces dernières semaines. De petits poèmes, assez courts, sur ce que je ressens, sur une pensée, une image... ça me fait un bien fou !

Assise au soleil, sur ma balancelle, j'écris et de temps en temps, je bois une fraîche gorgée de Martini.

Il semble que la vaccination se soit accélérée récemment, nous avons finalement reçu la première dose ! Et a priori, il suffirait d'une dose pour nous puisque nous avons déjà été testés positif. Il y a de l'espoir !

Ce matin, j'ai reçu un mail automatique de la compagnie aérienne qui me rappelle la date limite d'annulation des billets. Il nous reste toujours quelques jours avant de nous décider...

F I N